



Ito Jakuchu.
Vieux pin et phénix blanc.
 1766, peinture sur soie, 142 x 79 cm.
 Musée des collections impériales (Sannomaru Shozokan), Tokyo.

JAKUCHŪ, FLAMBOYANTES FAUNE ET FLORE

Pour la première fois en Europe, un ensemble de trente rouleaux suspendus, intitulé *Doshokusai-e* — soit *Le Royaume coloré des êtres vivants* —, et réalisé par Ito Jakuchu entre 1757 et 1766, fait le trajet depuis les collections impériales du Japon jusqu'au Petit Palais à Paris. S'il est largement plébiscité dans son pays natal, cet artiste de l'ère Edo reste méconnu du public occidental. Initialement grossiste en fruits et légumes à Kyoto, la virtuosité avec laquelle Jakuchu a pratiqué la peinture sur soie, reposant sur la finesse de son pinceau, va de pair avec l'éclat de ses couleurs, obtenu grâce à la technique dite *urazaishiki*, soit la coloration du revers de la soie pour en moduler l'intensité. Fervent bouddhiste, son attention à la vie se lit dans l'observation méticuleuse des êtres qui préside à la réalisation de ses œuvres : qu'il figure des *Canards mandarins dans la neige*, une foule de coqs au plumage vibrant ou la diversité de la faune sous-marine, la précision de ses solutions plastiques le dispute à la force haptique de sa peinture. C'est cette ferveur qui l'amènera également à faire don de ses précieux rouleaux au monastère zen du Shokoku-ji, au même titre que *La Triade de Sakyamuni*. La présence de ses bouddhas peints dans l'exposition en donne la mesure. ■ **Carla Beccaria**

Jakuchu. Le Royaume coloré des êtres vivants. Petit Palais, Paris.
 Du 15 septembre au 14 octobre 2018

CROYANCES NIPPONES

Son de tambours taiko, contes japonais mis en musique, tablettes funéraires, masques et photographies contemporaines, le musée des Confluences résonne de la présence de l'univers mystique du Japon. Un jeu de dialogues entre deux facettes de l'archipel s'y déroule, où s'invite d'une part le Japon d'hier avec des objets de la collection du musée, rassemblés pour la plupart au XIX^e siècle par Émile Guimet. D'autre part, le Japon d'aujourd'hui où perdurent certaines croyances, avec la série *Yokainoshima*, « l'île aux esprits et aux monstres ». Pour celle-ci, Charles Fréger a réalisé quelque 80 « photographies protocolaires » de figures masquées rituelles entre 2013 et 2015. Cette confrontation montre l'évolution de ces figures, les *yōkai*, ces divinités vivant parmi les Japonais et invoquées lors de fêtes et cérémonies religieuses, souvent incarnées à l'aide de costumes spectaculaires. ■ **CB**

Yokainoshima. Esprits du Japon.
Musée des Confluences, Lyon.
 Du 7 juillet 2018 au 25 août 2019



Aizen Myō-ō, roi des passions.
 Époque Edo (1603-1868).
 Musée des Confluences, Lyon, dépôt du musée national des arts asiatiques Guimet, Paris.

JÔMON, PREMIERS PAS DE L'ART

Au Néolithique, les populations de l'archipel entrent dans une nouvelle ère avec l'apparition et développement de la poterie. Les motifs que leurs réalisations arborent, obtenus par impression de cordes, lui donnent son nom, Jômon. Avec elles naissent de nouvelles croyances et de nouveaux modes de vie, dont témoignent les *dogû*, figurines dont les yeux exorbités seraient la transcription plastique des « lunettes à neige » dont se couvraient hypothétiquement les peuples du Grand Nord. L'exposition parisienne retrace l'évolution de cet art, marqueur de la société Jômon pendant 10 000 ans. ■ Tom Laurent

Jômon. Naissance de l'art dans le Japon préhistorique. Maison de la culture du Japon, Paris. Du 17 octobre au 8 décembre 2018



Figurine dite « Déesse masquée ». Jômon récent (2000 av. J.-C – 1000 av. J.-C.), trésor national provenant du site de Nakappara, Chino-shi, Nagano. Togariishi Museum of Jomon Archaeology, Chino-shi, Nagano.

UNE ÎLE BRUTE AU JAPON

Huit ans après une première édition, dans le cadre du Tandem Paris-Tokyo, les productions d'une cinquantaine d'artistes — qui n'ont parfois pas conscience d'en être — sont présentes à la Halle Saint-Pierre, écrin d'une exposition sur l'art brut japonais. Au sein de l'archipel, la reconnaissance de ces créateurs est allée de pair avec la volonté collective de les accompagner dans leurs handicaps. Car s'ils sont souvent confrontés à un isolement d'ordre mental ou social, ces artistes détournent et réinventent des formes plus traditionnelles, ou communes dans l'univers japonais. Et nombreux sont les motifs reconnaissables bien qu'étant issus d'horizons culturels divers : paysages et maisons traditionnelles, vues urbaines de mégapoles, personnages de publicités ou de mangas... Parmi les artistes, Masaki Hironaka et Yukio Karaki, deux *hibakusha* — nom donné aux survivants des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki — sont-ils à ranger dans l'art brut ? L'exposition de la Halle Saint-Pierre l'affirme en tout cas, car ils donnent accès à des sentiments qui nous sont inconnus, que l'on ne peut expérimenter qu'au travers de leur art. ■ CB



Marie Suzuki.
Bara Bara So Waka.
2014, paravent, stylo, 172 x 357 x 1,5 cm.
Collection de l'artiste.

**Art brut japonais II. Halle Saint-Pierre, Paris.
Du 8 septembre 2018 au 10 mars 2019**